

ARGENT & PLACEMENTS • MARCHÉ DE L'ART

En 2019, un marché de l'art en demi-teinte

Cette année, en l'absence de valeurs sûres et dans un contexte international particulier, les ventes ont été timides, hormis pour quelques chefs-d'œuvre.

Par Roxana Azimi • Publié hier à 06h00, mis à jour hier à 10h52

Article réservé aux abonnés



« Lucrèce » d'Artemisia Gentileschi (1593-1652), vendue 4,8 millions d'euros en novembre chez Artcurial. Artcurial

Interrogé en novembre 2018 par le site *Artnet*, Tad Smith, alors PDG de Sotheby's, avait prévenu : « *Je m'attends à ce que le marché soit plus contenu en 2019.* » S'il a été remercié fin octobre peu après le rachat de la maison de vente par Patrick Drahi, les chiffres lui ont donné raison.

Selon le cabinet d'analyse du marché ArtTactic, le volume des ventes aux enchères d'art impressionniste, moderne et contemporain à New York, baromètre habituel du marché, a chuté de plus de 30 % en novembre 2019, par rapport à 2018. Le flou concernant le Brexit, les troubles à Hongkong et le processus de destitution du président américain ont refroidi les ardeurs.

Aussi les enchères fonctionnent-elles désormais au cas par cas. Une signature recherchée ou une provenance prestigieuse ne suffisent plus. « *Il y a deux marchés, celui des chefs-d'œuvre pour lesquels il n'y a pas de limites, et le reste* », décrypte Aurélie Vandevorde, directrice du département art impressionniste et moderne chez Sotheby's à Paris. Or, les chefs-d'œuvre ont été rares, si ce n'est une *Meule* de Claude Monet adjugée 110,7 millions de dollars (99 millions d'euros) en mai à New York. « *Les cas où des acheteurs ont fait monter les enchères jusqu'à des montants records restent isolés* », observe le courtier Thomas Seydoux. Celui-ci regrette que le recours à la garantie – ce dispositif financier qui promet au vendeur une somme fixe quelle que soit l'issue de la vente – maintienne artificiellement les prix à des niveaux élevés.

Pourtant le nombre de garanties aurait aussi chuté de 33 % en novembre, selon ArtTactic. En période d'incertitude, les vendeurs potentiels sont attentistes et les acheteurs frileux. De fait, toujours selon ArtTactic, de 35 % à 40 % des lots proposés lors des ventes de New York en novembre ont été adjugés en dessous des estimations. Au plus haut niveau, les transactions s'opèrent au forceps. Ainsi du *Parc des Princes* de Nicolas de Staël, adjugé sur une seule enchère à 20 millions d'euros en octobre chez Christie's à Paris. « *Les prix restent importants, mais la manière de les atteindre est moins spectaculaire* », nuance Paul Nyzam, spécialiste chez Christie's.



« Rabbit », de Jeff Koons, 91.1 millions de dollars chez Christie's. Jeff Koon/Christies

D'autres records sont à analyser avec recul. Prenons le cas Jeff Koons. Les 91,1 millions de dollars atteints en mai chez Christie's pour *Rabbit*, moulage en acier d'un lapin gonflable, lui ont redonné sa place d'artiste vivant le plus cher, place que lui avait ravie David Hockney en 2018. Pour autant ce prix reste un cas isolé. D'après la base de données Artprice, aucune des 167 œuvres de Koons dispersées depuis mai ne s'est approchée de près ou de loin de ce sommet, 29 % des lots n'ayant d'ailleurs pas trouvé preneur. Le lendemain de cette vente, un autre animal en acier, *Elephant (violet)*, issu de la collection David Teiger, a été adjugé 3,4 millions de dollars chez Sotheby's.

Les artistes issus des minorités montent en puissance

Cet art WASP (White Anglo-Saxon Protestant, les Américains blancs favorisés) et propre est d'ailleurs

battu en brèche par la montée en puissance des créateurs issus des minorités, notamment afro-américaines, et des femmes longtemps marginalisées. On aimerait croire que cette revalorisation épouse la saine relecture de l'histoire de l'art à l'œuvre dans les musées. Elle tient plus prosaïquement au manque, cette année, de valeurs sûres sur le marché.

D'après la base de données Artprice, il s'est vendu moitié moins d'œuvres de Basquiat qu'en 2018. Selon son concurrent Artnet, le nombre d'œuvres au-delà de 10 millions de dollars a chuté de 37 % par rapport à 2018. Aussi les maisons de vente cherchent-elles de nouveaux filons pour compenser l'absence d'œuvres-phares.

Le signal, donné en 2018 avec des records pour les Afro-Américains Kerry James Marshall et Mark Bradford, s'est confirmé cette année

Le signal, donné en 2018 avec des records pour les Afro-Américains Kerry James Marshall et Mark Bradford, s'est confirmé cette année avec des créateurs moins connus du grand public, comme Charles White, exposé au Musée d'art moderne de New York (MoMA) il y a un an, dont un émouvant portrait de Rosa Lee Ingram, *Ye Shall Inherit the Earth*, a décroché 1,7 million de dollars chez Sotheby's en novembre.

Même progression fulgurante chez les plus jeunes, comme Tschabalala Self, née en 1990 à Harlem. Une toile de 2015, année d'obtention de son diplôme à Yale, est apparue pour la première fois à l'encan en mars chez Phillips, à Londres. Cette œuvre, qui quatre ans auparavant avait été achetée autour de 10 000 dollars, s'est adjugée pour 125 000 livres sterling (148 000 euros). Trois mois plus tard, en juin, un autre tableau de 2015, disputé par vingt enchérisseurs, s'est envolé à 371 250 livres sterling chez Christie's.

Lire aussi | [Engouement pour les artistes afro-américains](#)

Le rattrapage des prix des artistes femmes traverse d'ailleurs toutes les générations et toutes les époques. Une araignée géante de la plasticienne française Louise Bourgeois (1911-2010) a ainsi obtenu 32 millions de dollars en mai, tandis qu'en juin plusieurs exposants de la Foire de Bâle avaient crânement accroché des toiles de Joan Mitchell (1925-1992), dans l'espoir de surfer sur le record de 16,6 millions de dollars établi en 2018 pour la peintre américaine. Côté ancien aussi, les femmes sont à l'honneur, à l'instar d'Artemisia Gentileschi (1593-1652), dont une *Lucrece* très expressive s'est vendue au prix record de 4,8 millions d'euros en novembre chez Artcurial.

Dans l'ancien, la recherche de l'extraordinaire

Le secteur des tableaux anciens a d'ailleurs étonnamment fait parler de lui cette année, avec quelques enchères remarquables, comme celle du Cimabue (1272-1302), 24 millions d'euros en octobre à Senlis malgré une nette contraction des ventes. « *Il y a cinq ans, notre domaine avait beaucoup souffert, et là j'observe un vrai revirement, veut croire l'expert Eric Turquin. Beaucoup de collectionneurs d'art contemporain viennent à nous car ils ont compris qu'avec 50 000 euros ils pouvaient acheter une œuvre de qualité musée.* » Mais ils viennent aussi avec leurs propres critères, en tout premier la recherche de l'expressivité et du pouvoir visuel immédiat. Le goût même des acheteurs habituels d'art ancien a changé. « *Les clients veulent aujourd'hui être surpris, ils veulent des sujets qui sortent de l'ordinaire* », constate le courtier Etienne Breton.

« Il faut sortir des sentiers battus », confirme le courtier

Nicolas Joly

Ainsi à la foire de Maastricht, en mars, une œuvre de Joseph Wright of Derby (1734-1797), représentant deux enfants jouant avec une vessie de porc utilisée comme ballon, proposée pour 3,5 millions de livres sterling, a été rapidement réservée par le Getty Museum de Los Angeles. « *Il faut sortir des sentiers battus* », confirme le courtier Nicolas Joly, qui observe toutefois un appétit étonnant pour les copies d'après les grands maîtres. En tout premier lieu les reprises de la *Joconde* de Léonard de Vinci, dont une version que possédait l'artiste Wim Delvoeye s'est vendue pour 552 000 euros chez Sotheby's en novembre.



Georges Mathieu

Le vent tourne aussi sur d'autres segments du marché, comme celui des arts décoratifs du XX^e siècle. « *Les pièces décoratives, qui relèvent d'objets-sculptures, ont pris le pas sur le reste* », constate Pauline de Smedt, spécialiste chez Christie's. Pour preuve le succès en octobre chez Sotheby's à Paris de la collection de Claude (1925-2019) et François Xavier (1927-2008) Lalanne : plus de 90 millions d'euros, 100 % des lots vendus, un record de 5,4 millions d'euros pour le *Rhinocrétaire* de François-Xavier Lalanne, et 30 % de nouveaux clients. « *On revient vers un certain goût français, celui des Lalanne et de Diego Giacometti (1902-1985), un design élégant qui tend vers l'artisanat et prend le contre-pied du design industriel* », résume Florent Jeanniard, spécialiste chez Sotheby's, qui prédit une revalorisation similaire pour les meubles des designers Hubert Le Gall et Garouste et Bonetti.

Lire aussi | Les pièces rares de Charlotte Perriand, pionnière d'un nouvel art de vivre, toujours recherchées

En revanche, un tassement s'observe du côté du design des années 1950, où les collectionneurs qui rêvaient d'une chaise de Jean Prouvé (1901-1984) assortie à leur Basquiat semblent rassasiés. Pour autant, les meubles d'exception ne sont pas boudés. En novembre, Artcurial a ainsi cédé pour 443 000 euros un bahut de 1962 de Charlotte Perriand (1903-1999), à l'honneur jusqu'en février à la Fondation Louis Vuitton, à Paris.

Les professionnels sceptiques pour 2020

En matière d'art non-occidental, le curseur bouge aussi. Selon le rapport 2019 d'Artkhade, les prix des objets d'Afrique auraient chuté de 13,9 % en un an, tandis que le taux d'invendus s'élèverait à 49,3 %. « *Il y a eu un tassement dans les arts d'Afrique avec trop d'offres, reconnaît Alexis Maggiar, spécialiste chez Sotheby's, alors qu'on constate un intérêt pour l'Océanie, un domaine où il est encore possible d'acheter des chefs-d'œuvre à des prix moindres.* » Christie's a ainsi cédé en avril une statue moai de l'île de Pâques pour 850 000 euros. En revanche, en mai à New York, la collection Franklin d'art de Papouasie-Nouvelle-Guinée n'a pas fait d'étincelles.



Chemin montant de Caillebotte Christies

Après une année globalement difficile aux enchères, et plus brillante sur les foires comme la FIAC et Paris Photo, les professionnels retiennent leur souffle pour 2020. Les plus optimistes parient sur la vente l'an prochain de la collection de Harry et Linda Macklowe à la suite de leur tonitruant divorce. Estimé autour de 700 millions de dollars, cet ensemble pourrait redynamiser le haut du marché. Quid de la base ?

Les plus optimistes parient sur la vente l'an prochain de la collection de Harry et Linda Macklowe suite à leur tonitruant divorce

Si les ventes du soir des grands opérateurs mondiaux donnent le pouls du marché international, le cœur des transactions se situe à des niveaux moindres, en dessous de 10 000 euros. Et sur ce créneau, les bonnes affaires sont légion, en particulier pour la scène française des années 1950-1970. « *Même pour les artistes représentés par des galeries de premier rang, on peut trouver des pépites aux enchères, comme des nus à l'encre de Jean Fautrier (1898-1964) à moins de 2 500 euros ou encore des dessins d'André Masson (1896-1987), hors période surréaliste, entre 1 000 et 5 000 euros* », détaille le marchand Stéphane Corréard.

Autres niches à regarder de près, l'Art brut, l'art contemporain africain, dont la maison Piasa s'est fait une spécialité, mais aussi les dessins d'architectes. Ceux de la star nipponne Tadao Ando valent ainsi autour de 2 000 euros aux enchères. Les trouvailles photographiques sont enfin possibles dans les ventes thématiques consacrées au cinéma, comme celle en octobre par Binoche & Giquello autour du décorateur Alexandre Trauner (1906-1993), dont les photos se sont adjugé entre 400 et 5 000 euros.

24 millions d'euros, la vente sensation à Senlis

C'est le prix, en euros, atteint par l'œuvre la plus chère vendue en France en 2019 et qui ne revient pas aux habituels Soulages, Basquiat ou Giacometti, mais à un primitif italien, Cimabue (1240-1302), le « *premier grand peintre de l'histoire de l'art occidentale* », commente l'expert Eric Turquin. Découvert chez une vieille dame au hasard d'un inventaire à Compiègne (Oise), ce petit panneau de peuplier représentant le Christ moqué mis en vente, le 27 octobre, à Senlis a crevé son estimation de 4 à 6 millions d'euros pour atteindre 24 millions. « *Un prix très raisonnable au regard de sa rareté et si on le compare avec ceux de l'art contemporain* », commente Claire Sarti, codirectrice de la galerie parisienne Sarti spécialisée dans les primitifs italiens. Selon les rumeurs, l'adjudicataire serait le couple de milliardaires Alvaro Saieh et Ana Guzman, dont la collection baptisée « Alana » est exposée jusqu'au 20 janvier au Musée Jacquemart-André, à Paris. Reste à voir s'ils remporteront vraiment le morceau : l'Etat n'a pas encore autorisé la sortie de France du précieux panneau.

Roxana Azimi